



Par delà le rêve écologique : Panthéisme et Utopie

Faraut Martine

Pour citer cet article

Faraut Martine, « Par delà le rêve écologique : Panthéisme et Utopie », *Cycnos*, vol. 4. (De la normalité), 1988, mis en ligne en 2021.

<http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/785>

Lien vers la notice <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/785>

Lien du document <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/cycnos/785.pdf>

Cycnos, études anglophones

revue électronique éditée sur épi-Revel à Nice

ISSN 1765-3118 ISSN papier 0992-1893

AVERTISSEMENT

Les publications déposées sur la plate-forme épi-revel sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle. Conditions d'utilisation : respect du droit d'auteur et de la propriété intellectuelle.

L'accès aux références bibliographiques, au texte intégral, aux outils de recherche, au feuilletage de l'ensemble des revues est libre, cependant article, recension et autre contribution sont couvertes par le droit d'auteur et sont la propriété de leurs auteurs. Les utilisateurs doivent toujours associer à toute unité documentaire les éléments bibliographiques permettant de l'identifier correctement, notamment toujours faire mention du nom de l'auteur, du titre de l'article, de la revue et du site épi-revel. Ces mentions apparaissent sur la page de garde des documents sauvegardés ou imprimés par les utilisateurs. L'université Côte d'Azur est l'éditeur du portail épi-revel et à ce titre détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation du site. L'exploitation du site à des fins commerciales ou publicitaires est interdite ainsi que toute diffusion massive du contenu ou modification des données sans l'accord des auteurs et de l'équipe d'épi-revel.

Le présent document a été numérisé à partir de la revue papier. Nous avons procédé à une reconnaissance automatique du texte sans correction manuelle ultérieure, ce qui peut générer des erreurs de transcription, de recherche ou de copie du texte associé au document.

EPI-REVEL

Revue électronique de l'Université Côte d'Azur

"Par delà le rêve écologique: Panthéisme et Utopie"

Martine FARAUT
Université de Nice

Dans *Le hasard et la nécessité*, Jacques Monod constate que, tout en jouant un rôle prépondérant dans nos sociétés, la science n'a toujours pas conquis sa place dans les âmes:

Les sociétés modernes ont accepté les richesses et les pouvoirs que la science leur découvrait. Mais elles n'ont pas accepté, à peine ont-elles entendu, le plus profond message de la science: la définition d'une nouvelle et unique source de vérité, l'exigence d'une révision totale des fondements de l'éthique, d'une rupture radicale avec la tradition animiste, l'abandon définitif de l'ancienne alliance¹, la nécessité d'en forger une nouvelle¹.

L'homme, habitué depuis des millénaires à une interprétation subjective, symboliste de la nature, qui l'assurait de sa place dans l'univers, ne semble pas pouvoir ou vouloir s'en défaire. Ainsi au dix-neuvième siècle, alors que la science est triomphante, on constate, par exemple, une résurgence de la pensée animiste chez les naturalistes² et utopistes comme W. H. Hudson et Richard Jefferies. Alors qu'il parcourt la nature et l'étudie, Hudson déclare percevoir "an intelligence like our own but pore powerful in all visible things"³ -sentiment que partage Jefferies dans *The Story of my Heart*:

I was not more than eighteen when an inner and esoteric meaning began to come to me from all the visible universe and indefinable aspirations filled me. I found them in the grassfields, under the trees, on the hilltops, at sunrise and in the night. There was a deeper meaning everywhere. The sun burned with it; a deep feeling entered me while gazing at the sky in the azure noon and in the starlit evening⁴.

Toujours selon Hudson, "l'instinct animiste" existe et persiste encore chez beaucoup d'hommes⁵ et semble faire partie de leur patrimoine génétique. Si bien que, pour Jefferies, il est indéracinable de l'âme en dépit du poids de la culture, de la civilisation, ou de tout autre mode de perception, y compris celui de la science⁶. Il apparaît alors que la science, en contrariant un mode de pensée ancestral, a créé un vide spirituel sans pour autant le combler. W. H. Hudson écrit dans sa préface de *Far Away and Long Ago*:

We are vainly seeking after... another grander kind of happiness which some dreamer -Bacon or another- assured us we should find. We had only to conquer Nature, find out her secrets, make her our obedient slave, then the Earth could be Eden and every man Adam and every woman Eve. We are still marching bravely on conquering Nature but how weary and sad we are getting!⁷.

Une telle opinion appartient clairement à un courant d'idées appelé primitivisme⁸ qui a toujours opposé une résistance farouche au progrès, car il considère que l'homme est fait pour vivre en symbiose étroite avec son environnement, dans le plus profond respect de la nature dont il fait une norme morale absolue.

Ce point de vue est développé d'une manière caractéristique dans la littérature utopique dont l'expansion, dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, est le signe manifeste des passions déclenchées par les nombreux bouleversements économiques et idéologiques. Une nouvelle catégorie romanesque fait alors son apparition dans un genre déjà fort vaste -le roman utopique primitiviste- dont on peut probablement faire coïncider la naissance avec la parution de *Erewhon* de Samuel Butler en 1872 et qui s'étend, pour le moins, jusqu'à *Island* de Aldous Huxley en 1962. Il décrit une société idéale, présente ou à venir, dont le mode de vie est fondamentalement en harmonie et accord parfait avec la nature, libérée, au préalable, des apports de la civilisation moderne, le plus souvent de façon cataclysmique⁹. S'il est certain que quelques-unes des oeuvres qui relèvent de cette typologie ne sont pas sans ambiguïté¹⁰, il reste que la plupart sont une excellente illustration de la survivance de la tradition de pensée animiste chez l'homme moderne. A ce titre, et lorsqu'on les replace dans leur contexte historico-intellectuel, elles méritent de retenir l'attention, même si leur valeur littéraire est parfois mince, car elles témoignent de cette tentation "verte" que l'industrialisation du monde a éveillée en l'homme, et qui le pousse à sortir de sa crise intellectuelle en cherchant à reprendre place dans les plans de l'univers. En effet, les sociétés que dépeignent les romans utopiques primitivistes sont toutes fondées sur le rétablissement d'un environnement pur et sain, d'un monde à l'image de la Création, avec lequel l'Utopien entretient toujours des rapports exceptionnels, qui se traduisent, en définitive, par l'élaboration d'un véritable culte de la nature. A cela rien d'étonnant, puisque pour certains utopistes¹¹ le retour à un ordre pré-industriel n'est pas simplement un choix économique, mais métaphysique. Il s'agit non seulement d'échapper à la pollution industrielle et à la deshumanisation par la machine, mais surtout de redécouvrir une sensibilité primale qui les mènera directement à Dieu et qui, selon Hudson, est sans aucun doute "the root of all nature-worship from fetishism to the highest pantheistic development"¹². Pour les utopistes en effet, le culte de la nature, né de l'instinct animiste, permet à l'homme de percevoir son identité et son unité avec celle-ci et débouche sur une conception panthéiste de l'univers.

La doctrine panthéiste est une conception unitive du monde, elle n'admet aucun Dieu au-dessous, en dehors ou au-delà de la nature; Dieu est par conséquent immanent au monde, il en est l'Unité. Si l'on fait abstraction des variantes philosophiques à l'intérieur de cette conception, on retient que Dieu se confond avec l'Ame du monde, avec l'Un absolu, la Substance Unique¹³. Or les Utopistes s'attachent à montrer, dans leurs romans, l'unité de l'homme, de la nature et de Dieu, dans ce Grand Tout que l'on appelle l'Un. Ils soulignent tout d'abord l'identité de l'homme et de la nature. Comme le primitif, l'Utopien voit dans le monde naturel -la végétation, le climat, les animaux- l'expression d'une vie semblable à la sienne. Mary, dans *Tomorrow*, prie le bûcheron qui s'apprête à abattre un arbre, d'accomplir sa besogne le plus rapidement possible, invoquant pour cela une raison caractéristiquement animiste: "Trees are living flesh just like yours and mine. It is you and I" (p.403). Quant aux Utopiens de *Sweet Rocket*, ils voient eux aussi "la terre et le monde et les cieux, comme une Personne" (p.113). Aussi ne se sentent-ils ni étrangers ni supérieurs à leur environnement, mais similaires. En vivant au sein de la nature, l'homme y retrouve les éléments dont il est lui-même composé: "My flesh and the soil are one, and the heat in my blood and in the sunshine are one, and the wind and the tempest and my passions are one", écrit Hudson, l'auteur de *A Crystal Age*¹⁴, faisant écho à la description de Caliphronas dans *The Island of Fantasy*. Ce dernier, qui a toute la grâce et la beauté sauvage d'un animal, "looked as if he claimed kinship with the salt sea, the

fresh woods, the strong sunlight and the bracing of snow-clad mountain tops" (vol.I, p.79). Par conséquent, il est possible à l'Utopien de vivre selon, les mêmes rythmes saisonniers que la nature: Dick, dans *News From Nowhere*, souffre en hiver et se réjouit au printemps car, dit-il, "I am part of it all and feel the pain as well as the pleasure in my own person" (p.396).

L'identité de l'homme avec les éléments naturels atteint parfois des proportions surprenantes. Dans *Sweet Rocket*, Anne Darcy et les Linden, assis sous un arbre, font une expérience peu commune: "A wealth of light... lifted them. They had life and they had it more abundantly. They seemed to themselves to flash together" (p. 134). Pour eux il n'y a aucun doute, "nous sommes lumière" (p. 135): l'Utopien est ainsi capable "de courir comme la lumière sur toute la terre" (p. 39). L'une des expériences de Miss Marcy est tout aussi étonnante; fascinée par les oiseaux qu'elle contemple et dont la beauté la ravit, elle s'incarne soudainement en eux sans la moindre difficulté (pp. 37-38). Dans *Tomorrow*, Mark et Mary ont pour la lumière une véritable passion que leur a communiquée le prophète Zed, pour qui la Vérité Fondamentale est "Light is Life" (p. 184). Grâce à une vie proche de la nature, ils sont parvenus à un degré de perméabilité surnaturel qui, explique Mark, permet à la lumière de les traverser comme s'ils étaient en verre (p. 59).

Tout dans la nature devient alors prétexte à une communion exaltante entre l'homme et son milieu. Dans *News From Nowhere*, l'air frais de la brise, l'ombre douce d'un arbre sont perçus comme extrêmement enivrants (p. 184). Ailleurs le délice et le charme d'un champ d'orge en fleur provoquent un sentiment de joie exquise (*In the Days of the Comet*, p.645). Il n'est pas de plus grand plaisir, pour les Utopiens de *The Sorcery Shop*, que de jouir des beautés naturelles que sont les cieux, les oiseaux, les champs et les fleurs (p. 102). Le clapotis de l'eau captive Sally pendant des heures (*The Green Child*, p. 25) et le chant des oiseaux inonde Félix de plaisir (*After London*, p. 387). Robert et Hilda, dans *While England Slept*, ne se lassent pas de parcourir les champs:

They ran, childlike, across the deserted grass, looked in wonder and admiration at the bursting trees, and the shining silver lake. There was nothing else in life but joy, joy, joy, nature shouted joy and their hearts responded (p. 146).

Yoletta ne tarit pas d'éloge sur la volupté de la vie dans la nature: "To tread on the grass, to feel the sun and wind on my face, to see the earth and sky and animals, this is like life to me" (*A Crystal Age*, p. 107). Cette sensualité toute particulière devient vite indispensable aux Utopiens: "I love the open land, the plains, the mountains, the seas... Take me to the woods where I can breathe and see the sun" s'exclame Caliphronas dans *The Island of Fantasy* (vol.I, p. 90). De cette délectation infinie l'homme ordinaire est privé tant qu'il vit inconscient de son unité profonde avec son environnement naturel, aveuglé par son désir absurde de le conquérir. Par contre, replongé au sein d'une nature pure et belle, comme les voyageurs de *A Trip to Venus*, il éprouve une griserie immédiate. Sur Vénus, l'atmosphère de printemps perpétuel "was a positive pleasure to breathe and we both felt the intoxication, the rapture of life as we had never felt it since our boyhood" (p. 192).

Ainsi l'Utopien semble capable à tout moment de pénétrer la nature, de s'y sentir englobé. Dans *Sweet Rocket* il veut embrasser, caresser les buissons,

s'enfoncer dans les arbres (p. 9). Les déclarations fiévreuses d'Ellen qui étreint le mur de lichen dans *News From Nowhere* (p. 392) sont en parallèle frappant avec celles de Mary Linden dans *Sweet Rocket*, qui, elle, enlace passionnément les branchages (pp. 6-7). Cette jouissance effrénée est tout à fait caractéristique de nos romans. Caliphronas se jette amoureux sur le sol (*The Island of Fantasy*, vol. I, p. 87), David et Jennifer ne résistent pas à l'appel de la terre et s'unissent spontanément en apercevant un pré accueillant (*Into the Tenth Millenium*, p. 70). Félix, dans *After London*, allongé sur l'herbe fraîche, en saisit une poignée et se pâme de plaisir (p. 387). Les rapports de l'homme et de la nature atteignent des sommets qui s'apparentent à l'extase orgastique. Hammond, dans *News From Nowhere*, ne laisse pas de doute à ce sujet: il a pour la terre, son relief et sa texture, l'ardeur d'un amant pour le corps de sa bien-aimée (p. 317). Miss Darcy, dans *Sweet Rocket*, aspire au "Grand Accouplement" (p. 25) avec le monde vivant et un véritable rapport sensuel s'établit bientôt entre eux: il lui semble que l'environnement la pénètre comme un corps vivant (p. 49), ce qui lui procure une sensation délicieuse (p. 54). Si les Utopiens trouvent dans la nature une plénitude qui témoigne de l'accomplissement de leur être profond, c'est que, comme Jefferies l'exprime fort bien, elle communique à l'homme ses vertus propres:

Through the grassy couch there came an influence as if I could feel the great earth speaking to me... the air touched me and gave me something of itself... Drinking the lucid water, clear as light itself in solution, I absorbed the beauty and purity of it. I drank the thought of the element¹⁵.

C'est également ce que Smith apprend de la bouche du Père dans *A Crystal Age*:

Nature reveals herself to us all her beauty. We give ourselves wholly to her and she refreshes us; the splendour fades, but the wealth it brings to the soul remains to gladden us (p. 163).

De sorte qu'en Utopie les rapports de l'homme et de la nature débouchent nécessairement sur une expérience religieuse. Si, sous des formes variées, nous sommes éléments de la création, cela signifie que l'homme va trouver en tout, y compris en lui-même, une seule et même essence divine que les Utopiens nomment tour à tour le Père, la Vie, l'Esprit, ou comme Vijaya dans *Island*: "The mystery of mysteries, the One in plurality, the Emptiness that is all, the Suchness totally present in every appearance, at every point and instant" (p. 195). Comme les primitifs, les Utopiens ne font pas de distinction entre l'ordre matériel et l'ordre spirituel qu'ils perçoivent comme continu, tel Hammond dans *News From Nowhere* (p. 317). Les Utopiens se démarquent ainsi d'une conception purement spiritualiste de l'essence humaine: "All those senseless pointless cockfights between Man and Nature, between Nature and God, between the Flesh and the Spirit! Wisdom doesn't make those insane separations", déclare Shanta à Will Farnaby dans *Island* (p. 22). Significativement, Radiant dans *The Dream*, se considère comme "matter that feels and wills" (p. 315).

C'est dans ce que nous appellerions la nature objective, le monde qui nous entoure, que, pour l'Utopien, réside le spirituel. Dans *Sweet Rocket*, Curtin prend peu à peu conscience d'une Réalité vivante derrière la nature, même s'il ne sait comment la nommer (p. 111); mais il est sûr d'une chose au moins, "the world is other than we thought it" (p. 111). Cela est manifeste pour quiconque sait bien le regarder, tels les Linden, persuadés que les montagnes de *Sweet Rocket*, autour desquelles flotte une brume violette et or parfumée d'encens, sont littéralement

"enchantées" (p. 133). Vijaya, dans *Island*, initie Will Farnaby à la vraie signification d'un paysage naturel et lui fait découvrir son caractère profondément religieux car: "We do our best to disprove the fact, but a fact it remains; man is as divine as nature, as infinite as the Void" (p. 213). Smith, le voyageur de *A Crystal Age*, a trouvé refuge dans un moment de désarroi près des berges paisibles d'une rivière. Tandis qu'il contemple, silencieux, le paysage qui l'entoure, il commence à être "affected... by a something proceeding from nature -phantom, emanation, essence" (p. 138). Tout ce qui existe, tous les êtres, sont donc, pour les Utopiens, des modes particuliers de la substance divine. Et Will Farnaby l'exprimera avec beaucoup de clarté lorsqu'il s'efforce de faire partager à Susila les extraordinaires sensations que lui procure la moksha: l'environnement n'est plus perçu pour lui-même, mais devient "a living process, a continuing series of transubstantiations... into a god-flesh that kept modulating, as he looked at it, from glory to glory" (*Island*, pp. 316-317). Le monde physique, sous toutes ses formes, les plus calmes comme les plus tourmentées, devient l'expression de Dieu. On y "lit ses pensées" et on y "entend sa Voix" déclare le Père dans *A Crystal Age* (p. 62). C'est l'immense harmonie ordonnée de l'univers qui révèle Dieu aux Utopiens de *Hail Bolonia!* fait remarquer Lister (p. 141). C'est aussi ce dont se rend compte Melmount à son réveil, après le passage de la comète: le monde physique, dit-il, est le temple de Dieu (*In the Days of the Comet*, p. 657). La création tout entière est donc un merveilleux réservoir spirituel dont les Utopiens tirent à la fois une jouissance physique et morale, la première conduisant irrésistiblement à la seconde ainsi qu'en témoigne Mary dans *Tomorrow*. Elle vient de plonger dans les flots et

immersed... in the Spirit of which the sea was an expression...she swam lazily, aware of nothing but the pleasant swish and surge of the long waves... it was in such moments that guidance came. She was receptive, emptied of self, an instrument passive and tuned to hear the Voice of silence. (p.44)

En s'identifiant à la nature, par ricochet, l'homme s'identifie à Dieu, à l'essence divine dont il est lui-même élément, souligne Chastel dans *A Crystal Age*:

The beauty and harmony of the visible world become transmuted in the soul, which is like a pencil of glass receiving the white sunbeam into himself... Thus Nature transmutes itself in our minds... we commune not with blind irrational nature but with the unseen Spirit which is in our nature. (p. 200)

L'homme n'est pas seul dans l'univers mais, au contraire, comme l'explique Linden à Drew dans *Sweet Rocket* à l'aide d'une image mythologique:

You're the Ash Yggdrasil. You're all things and all people. You're to extend, extend your sense of that. The One is to come down and lay hold upon you -and still you shall find it home and yourself! (p. 107)

Aussi l'Utopien tend-il sans cesse vers une Grande Synthèse panthéiste, appelée "Le Grand Vortex" dans *Sweet Rocket* (p. 205), "Le Grand Langage" dans *Into the Tenth Millenium* -"concept mystique" qui habite tous les hommes et les unit dans une harmonie parfaite (pp. 260-263). Dans *In the Days of the Comet*, il est décrit par un Willie émerveillé comme une expérience religieuse exaltante et durable (p. 666) -moment où tous les êtres vivants, conscients de leur identité avec la

nature, renaissent à l'unisson en atteignant la communion suprême avec l'Esprit (p. 658) et ne sont plus qu'Un "with the physical harmony of the universe" (*The Green Child*, p. 125). Mary déclare à Nancy qu'elle se plaît beaucoup à Sweet Rocket car elle s'y sent enfin comme au paradis, "well and whole" (p. 29). Will, dans *Island*, parvient à l'extase finale qui consiste à être "blissfully one with oneness" (p. 308). Pour se réaliser pleinement, il faut que l'homme redeviennne nature, élément, outrepassant la contradiction de la chair et de l'esprit. Rachetant ainsi la faute originelle, il reprend sa place dans le Principe Premier qui lui a donné la vie:

What wisdom beyond all spoken wisdoms in that sensual experience of spiritual fusion and atonement. Eternity in love with time. The One joined in marriage to the many, the relative made absolute by its union with the One. (*Island*, p. 198)

Il "réintègre" l'univers (*Sweet Rocket*, p.179) car "all life is interlocked" (*Ibid.*, p. 177). Les Utopiens sont de fervents panthéistes comme le confirme le Rani dans *Island* (p. 67) -ou encore Curtin, dans *Sweet Rocket*, pour qui Dieu est l'Unité du monde: "One... is whole" (p.96). Toutes choses sont liées entre elles : "The world is One" (*Sweet Rocket*, p. 189). Cette unité essentielle du Tout est parfaitement perçue par Malcolm Smith dans le même roman:

I walked into a state of consciousness that transcended the level that I had thought was the true level. I -I was in the torrent that now seemed Ocean, and now seemed Air, and now was Fire, the combination called Malcolm Smith was gone into that, like rain into sea or candle into sun. And yet -and that was the miracle of it— there was an I, only it was oceanic, only it was the sun! (pp. 199-200)

Un autre Utopien, Brother Robinson, décrit lui aussi longuement cette transcendance de l'enveloppe charnelle qui démontre que tout participe de l'essence divine. Un jour, tandis qu'il se promenait dans la nature, quelque chose de curieux lui arriva: "Thinking with words stopped! My old body stopped, too. I just lowered it under a cedar tree and left it there" (*Sweet Rocket*, p. 166). C'est alors que se produisit l'union suprême:

I myself went higher and wider. I was everywhere and all over! I was in and through everything! they were just shapes in me. I was like being air, or like that wide air you told me about, called ether... The first thing I felt was just infinite cleanness and coolness... I never really tasted or touched God till that day. It was cool and whole and pure, and bigger than the sky... It was awe and joy... I've touched what it's like to be God. (pp. 167-169)

Ce type de description est loin d'être unique dans notre corpus de romans utopiques. Ainsi, dans *Island*, Will découvre lui aussi Dieu à partir d'un paysage marin et relate son expérience en termes très voisins de ceux de Brother Robinson:

This real river mingling with the real sea was his own being engulfed in God... And yet this river was still a river, this sea the Indian Ocean. Not something else in fancy dress. Unequivocally themselves. But at the same time unequivocally god. (p. 318)

Ces visions contemplatives sont comparables à celles qu'ont eues certains grands

saints comme par exemple Sainte Hildegarde¹⁶. Aussi, comme le saint touché et irradié par la grâce, l'Utopien connaît-il l'extase mystique. Dans les romans celle-ci perdure et se voit physiquement. C'est une véritable entéléchie. Au sein de la nature, dont il se sait une parcelle, l'Utopien respire de bonheur. Smith, dans *A Crystal Age*, écrit à propos de Yoletta: "The impression of rapt devotion on (her face)... made me silent, for it seemed as if she too had been touched by nature's magic, like earth and sky, and been transfigured" (p. 121). Kate, dans *The Sorcery Shop*, rayonne véritablement de joie, elle scintille nous dit-on, comme le soleil sur un lac (p. 66). Margret, dans *Sweet Rocket* semble émettre de la lumière (p. 184), ce qui donne à son visage une beauté subtile et poignante (p. 153), comme celle des Vénusiens de *A Trip to Venus* habités par un perpétuel *ealo* béat, "a kind of serene rapture or tranquil ecstasy of the soul" (p. 159). Quant aux noms des personnages de *The Dream*, Radiant, Sunray, Starlight... ils parlent d'eux-mêmes. Dans le nirvâna que connaissent les habitants de *Island* (p. 253), l'éclat des visages est extatique -celui de Will, par exemple (p. 310), rappelle beaucoup les images pieuses des grands mystiques. Dans la plupart des romans l'entéléchie est un bonheur tranquille, dans d'autres, plus mystiques, comme *Tomorrow*, *A Crystal Age*, *Sweet Rocket*, l'état de félicité approche l'immatérialité. L'homme devient pure "essence". Dans l'entéléchie, les Utopiens sont des êtres à mi-chemin entre les humains et les anges, "intermediate between the grossness of earth and the purity of heaven" (*The Green Child*, p. 106). Ils sont d'ailleurs comparés à des anges dans *Tomorrow* (p. 318) et *A Crystal Age* (p. 102). Les jeunes Helena (*The Island of Fantasy*), Aurora (*After London*) et Chastel (*A Crystal Age*) sont d'angéliques Eves repenties et pures. La béatitude absolue s'accompagne souvent d'une "désintégration" du corps (*Sweet Rocket* pp. 31 et 172), d'une fusion extatique, telle que la connaissent Harry et Hetty, dans *The Dream*, après avoir couru sur les Downs:

Heaven is a place like this. A great hillside to which you come at last, after all the tugging and pushing and the hoping and the disappointments and the spurring and the hungers and the cruel jealousies are done with and finished for ever. Then here you sit down and rest... and the beauty takes you and you dissolve into it, you dissolve into it... you forget and fade until at last nothing remains of you at all but the breeze upon the great hillside and sunshine and everlasting peace (p. 295).

De tels sentiments, il résulte inévitablement que la mort en Utopie est la suprême extase, la vraie béatitude puisque, par elle, s'accomplit le retour aux éléments, la fusion avec la nature (*A Crystal Age*, p. 67). L'homme parvient vraiment à l'entéléchie lorsqu'il comprend "the superior nature of the order to which all flesh must eventually conform" (*The Green Child*, p. 130). Il se dissout finalement dans l'univers par une mort qui est une éternité: "Going into it was to find the deathless taste of eternity" (*Sweet Rocket*, p. 43). "How grotesque the thought that we are dead!" déclare Curtin, un Utopien de *Sweet Rocket* (p. 55), quand, au contraire, "the wholly full and blissful would be the finally natural" (p. 56). Aussi le seul désir des hommes verts, dans *The Green Child*, est-il "d'offrir totalement leur corps à la terre" (p. 125), car ils souhaitent accéder à "l'étape ultime de l'existence" (p.136), parvenir à "la fin du voyage" (p. 137), devenir "aussi solides et éternels que les rocs qui les entourent" (p. 124). Les Utopiens préparent leur corps à la "perfection de la mort" (p. 137) dans laquelle le défunt atteint la "cristallisation" (p. 125). Ainsi la mort devient le moment où l'essence humaine reprend sa place dans l'ordre de l'univers en se transformant en élément naturel:

Our life, he said, is like a cloud that rises from the earth; it floats in the air until it strikes the cooler surface of the rock, and there condenses, and becomes the more solid element of water (p. 128).

C'est donc avec la plus grande sérénité que les habitants de l'Utopie affrontent la mort. Celle-ci n'est pas dissociable de l'idée de bonheur dans le devenir humain et la boucle est bouclée lorsque l'homme, après une existence vécue en accord avec la nature, retourne à la matière. C'est l'"atonement" final, la réconciliation matière-esprit. Mark déclare dans *Tomorrow* que son but est d'être "completely at oned" avec les éléments dont il est composé (p. 245) -néologisme qui intime que cet état est aussi un rachat (*atonement*).

Face à la crise spirituelle que traverse l'homme moderne, l'Utopien offre, au contraire, l'image d'une condition humaine sans angoisse ni tourments: "It was a world transmuted and without pain" affirme avec fierté Curtin dans *Sweet Rocket* (p. 54). La société utopienne devient ainsi, comme le réclame le genre utopique, "une contre-proposition historique, hypothétiquement possible et suprêmement désirable ici-bas" (p. 17). Car la vision primitiviste de l'homme est celle d'un être sûr de sa place dans l'univers, réconcilié avec la nature et vivant, comme le constatent les voyageurs de *A Trip to Venus* (p. 159), dans un accord parfait avec elle. A Melnos, "dwelling as they did in a radiant climate, amid scenes of undying beauty, in healthy communion with the Earth-Spirit" (*The Island of Fantasy*, vol.III; p. 13), les Utopiens offrent un spectacle de sérénité et de satisfaction causées par "the gift of Nature to her believing children" (*Ibid.*, pp. 14-15), et comparables, selon Anna Darcy, dans *Sweet Rocket*, à la visitation chez les saints (p. 44).

En décrivant un état de félicité parfaite -une entéléchie panthéiste- les utopistes montrent ce que devrait être, selon eux, l'accomplissement de la destinée humaine. Ils prétendent ainsi apporter une réponse à la quête métaphysique du civilisé mécontent dont la paix intérieure a été rompue par la science. D'autre part, ces romans établissent l'existence d'un mode de perception extra-sensoriel, mystique, essentiellement humain, qui est seul révélateur de la Vérité absolue -l'interprétation animiste de l'univers. Dans ce sens on peut conclure que si l'évolution idéelle est lente à se faire, comme le déplore Jacques Monod, c'est que l'homme ne peut vivre sans explication métaphysique de sa condition. C'est ce besoin et cette nécessité absolus qu'expose le roman utopique primitiviste, sous la forme d'un panthéisme ardent qui est celui de bien des anti-mécanistes dans l'histoire intellectuelle de l'Occident, pour qui il est impératif de retrouver "in nature, on the basis of a traditional outlook, the divine substance which is inherent in it; in other words, to 'see God everywhere', and to see nothing apart from His mysterious presence"¹⁸.

1 - Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité*, Le Seuil, Paris, 1970, pp. 214-215.

2 - Entendons par là les observateurs passionnés de la nature.

3 - W. H. Hudson, *Far Away and Long Ago*, Dent, Londres, 1929, p. 194.

- 4 - Richard Jefferies, *The Story of my Heart*, Longmans, Green and Co., Londres, 1913, p. 199.
- 5 - W. H. Hudson, *op. cit.*, p. 201.
- 6 - R. Jefferies, *op. cit.*, p. 56.
- 7 - W. H. Hudson, *op. cit.*, p. VII.
- 8 - Pour une histoire de la philosophie primitiviste voir Arthur Lovejoy, *Primitivism and Related Ideas in Antiquity*, John Hopkins Press, Baltimore, 1935, chap.I.
- 9 - Cf. la définition que donne Northrop Frye dans "Varieties of Literary Utopias", *Daedalus*, 94, printemps 1965, p. 342.
- 10 - Notamment parce que leurs auteurs ne peuvent se défaire totalement de l'emprise intellectuelle de la science et cherchent peut-être une échappatoire post plutôt que pré-industrielle— on songe par exemple à *Men Like Gods* de H. G. Wells.
- 11 - Dont les auteurs des romans suivants qui font l'objet de cette étude: R. Jefferies, *After London* (1885), W. H. Hudson, *A Crystal Age* (1887), W. Morris, *News From Nowhere* (1890), F. Hume, *The Island of Fantasy* (1892), J. Munro, *A Trip to Venus* (1897), H. G. Wells, *In The Days of the Comet* (1906), M. Johnston, *Sweet Rocket* (1920), H. G. Wells, *The Dream* (1924), A. Ollivant, *Tomorrow* (1927), R. James, *While England Slept* (1932), H. Read, *The Green Child* (1935), S. Lister, *Hail Bolonia!* (1948), P. Capon, *Into the Tenth Millenium* (1956), A. Huxley, *Island* (1962). Voir *infra* la liste des éditions utilisées ici.
- 12 - W. H. Hudson, *op. cit.*, p. 201.
- 13 - Voir A. Cullivier, *Vocabulaire philosophique*, Colin, Paris, 1960.
- 14 - W. H. Hudson, *op. cit.*, p. VI.
- 15 - R. Jefferies, *op. cit.*, p. 21.
- 16 - Décrites par Seyyed Hossein Nasr, *The Encounter of Man and Nature*, Allen & Unwin, Londres, 1968, p. 112.
- 17 - Darko Suvin, *Pour une poétique de la science fiction*, Presses de l'Université du Québec, Montréal, 1977, p. 66.
- 18 - Nasr, *op. cit.*, p.143.

Liste des éditions utilisées

- BLATCHFORD Robert, *The Sorcery Shop*, The Clarion Press, Londres, 1907.
- CAPON Paul, *Into the Tenth Millenium*, Heinemann, Londres, 1956.

- HUDSON W. H., *A Crystal Age*, AMS Press, New York, 1968.
- HUME Fergus (pseud.), *The Island of Fantasy, a Romance*, Griffith Farran & Co. Ltd., Londres, 1892.
- HUXLEY A., *Island*, Panther Books, Granada, St Albans, 1979.
- JAMES Rowland, *While England Slept*, John Bale, Sons & Danielsson, Londres, 1932.
- JEFFERIES Richard, *After London; or, Wild England*, Arno Press, New York, 1975.
- JOHNSTON Mary, *Sweet Rocket*, Constable, Londres, 1920.
- LISTER Stephen, *Hail Bolonia!*, The Windmill Press, Kingswood, Surrey, 1948.
- MORRIS William, *News From Nowhere*, Lawrence and Wishart, Londres, 1973.
- MUNRO John, *A Trip to Venus*, Jarrold & Sons, Londres, 1897.
- OLLIVANT Alfred, *Tomorrow; a Romance of the Future*, Alston Rivers Ltd. Londres, 1927.
- READ Herbert, *The Green Child*, Grey Wall Press, Londres, 1945.
- WELLS H. G. , *In the Days of the Comet*, Octopus, Heinemann, Londres, s.d.
- , *The Dream*, Jonathan Cape, Londres, 1924.